Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

22 | 2015

Cosmos

Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud (dir.), *Black Mountain College. Art, démocratie, utopie*

Marseille-Rennes, Presses universitaires de Rennes-cipM, 2014

Jean-Charles Depaule

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3107>

DOI : 10.4000/gradhiva.3107

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 228-229

ISBN : 978-2-35744-092-0

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Jean-Charles Depaule, « Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud (dir.), *Black Mountain College. Art, démocratie, utopie* », *Gradhiva* [En ligne], 22 | 2015, mis en ligne le 18 septembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3107> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.3107>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud (dir.), *Black Mountain College. Art, démocratie, utopie*

Marseille-Rennes, Presses universitaires de Rennes-cipM, 2014

Jean-Charles Depaule

RÉFÉRENCE

Jean-Pierre Cometti et Éric Giraud (dir.), *Black Mountain College. Art, démocratie, utopie*.
Marseille-Rennes, Presses universitaires de Rennes-cipM, 2014, 196 p.

- 1 Sous la forme d'un exercice de *name dropping*, ce pourrait être une devinette : qu'ont en commun les artistes Josef Albers et Robert Rauschenberg, Cy Twombly ou Ben Shahn et John Chamberlain, les musiciens John Cage, Ernest Krenek, Kenneth Noland et David Tudor ? Des architectes, aussi, et des poètes, des photographes, des danseuses et des danseurs comme Merce Cunningham ? Et Albert Einstein, Clement Greenberg ou Fernand Léger ? Réponse : entre 1933 et 1957, de la grande dépression au maccarthisme, ils participèrent à l'expérience du Black Mountain College, exceptionnelle sur le plan de la pédagogie et de l'expérimentation artistiques. Ils y enseignèrent de manière régulière ou ponctuelle, ou bien ils y étudièrent et, pour quelques-uns, furent à la fois étudiants et enseignants quand, dans les dernières années, les frontières entre les statuts furent moins nettes.
- 2 Aux États-Unis, des études substantielles avaient été consacrées au Black Mountain College, en particulier celle de Martin Duberman qui recueillit de nombreux témoignages auprès des acteurs de cette aventure, et le livre de Mary Emma Harris, qui réunit une iconographie d'une grande qualité¹. En français il n'existait que des informations fragmentaires. Avec ce volume coordonné par Jean-Pierre Cometti, philosophe et traducteur, et Éric Giraud, traducteur et écrivain, nous disposons désormais d'une ouverture conséquente, que complètent deux publications parues également en 2014, année féconde dans la production en langue française concernant le College².
- 3 Le livre est composé de huit essais thématiques, plus une conversation sur l'effet Black Mountain College entre Cometti et Christian Tarting, professeur d'esthétique et écrivain, fin connaisseur de Cage. Suivie d'une bibliographie, une chronologie clôt l'ensemble ; elle est d'autant plus opportune qu'au fil des chapitres, dont la profondeur historique est variable, les dates ne concordent pas toujours. En prime, Giraud et Holly Dye ont traduit des lettres du poète Charles Olson, qui succéda à Albers à la tête du

College. Les contributions se recoupent souvent, il arrive qu'elles divergent. Elles mordent parfois l'une sur l'autre, avec d'éventuelles répétitions. Le résultat est d'une écriture diverse. Ma principale réserve tient au traitement éditorial fort inégal selon les chapitres, qui dessert cet utile aperçu (parmi les bourdes, on relève une malencontreuse série de Cummingham pour Cunningham).

- 4 Le Black Mountain College fut fondé par John Rice, professeur de lettres, qui entraîna dans son initiative quelques collègues. Il fit appel à Albers, réfugié aux États-Unis après la fermeture du Bauhaus par les nazis, qui allait jouer un rôle de premier plan en tant que professeur et directeur des études (jusqu'en 1949). Un autre dépositaire éminent de l'esprit Bauhaus, l'architecte Walter Gropius, intervint dans l'enseignement et dessina avec Marcel Breuer, lui-même formé au Bauhaus, le projet, partiellement réalisé après des modifications, d'un nouveau campus sur le site de Lake Eden, acquis en 1937 non loin de New Ridge où le College avait été créé. De façon générale, celui-ci fut marqué durablement par l'empreinte d'idées et de pratiques venues du Bauhaus et plus largement d'Allemagne, que certains à la longue estimèrent excessive : au cours de l'été 1948, à l'occasion d'une « Défense de Satie » organisée par Cage, une rébellion contre cette hégémonie intellectuelle prit, comme le rapporte Judith Delfiner, la forme d'une « confrontation – culinaire – entre les auditeurs, divisés en pro-Beethoven et pro-Satie », avec « des lancers d'escalopes viennoises ou de crêpes Suzette » (p.83).
- 5 Dans leur introduction, Cometti et Giraud insistent sur l'importance du rôle de Rice, un admirateur de William James et de John Dewey. Dewey inspira les deux orientations majeures du Black Mountain College (il accepta d'ailleurs de faire partie de son conseil scientifique) : « l'idée que la démocratie commence avec l'éducation, qu'elle doit y être explicitement mise en œuvre, et la conviction que pour neutraliser les paralysies ou les mutilations dont l'éducation est généralement responsable, les arts doivent être mis au centre de l'enseignement » (p. 10). Et cela dans le cadre d'un *college* censé prodiguer une première formation, propédeutique à des jeunes gens qui y suivaient aussi des cours de psychologie, de sociologie, de mathématiques, d'histoire ou de chimie... Joëlle Zask et Cometti, spécialistes de l'auteur de *L'Art comme expérience*, insistent à tour de rôle sur l'influence de la pensée de Dewey, qui est dans le droit fil de « l'enseignement des choses » cher à Jean-Jacques Rousseau. Sur la nécessité de déplacer le regard : plutôt que considérer l'œuvre comme un objet isolé, séparé, s'attacher au processus, à la forme de l'expérience qu'elle constitue. La participation des étudiants à divers chantiers et aux travaux de la ferme communautaire, ouverte au début des années 1940, procède de la même vision, même si elle répond aussi à des préoccupations économiques.
- 6 Les fondateurs n'avaient pas choisi la facilité : dans la Caroline du Nord, État du Sud profond de la Bible Belt où le Black Mountain College était établi, ce foyer de liberté, de démocratie et de tolérance – où les confrontations et les divergences étaient souvent vives – fut souvent perçu par son environnement comme un repère, entre autres, de « communistes », d'amis des Noirs et d'homosexuels.
- 7 Un tournant vers une phase plus expérimentale s'est amorcé à partir, *grosso modo*, de l'été 1948, avec la création des sessions d'été. Sous la direction d'Olson, poète, l'influence allemande a décru et le primat des arts plastiques cédé du terrain devant la poésie. À l'intégration progressive, après plusieurs refus, de Cage et Cunningham a correspondu l'organisation d'un festival Satie et de l'*Untitled Event*. Considéré souvent comme le premier happening de l'histoire, cet *event* est d'autant plus mythique qu'on

n'en sait pas grand-chose. Judith Delfiner en a identifié des traces : il impliquait certainement Cage et Tudor, Olson, Rauschenberg, ses *White Paintings*, un vieux gramophone et une échelle ou deux.

- 8 Dans les dernières pages de l'ouvrage, Cometti et Tarding reviennent sur l'impact du Black Mountain College sur ses membres. Il a été parfois paradoxal, comme on le voit dans la reconnaissance, évoquée par Éric Mangion, éprouvée par Rauschenberg (qui peignait alors des *White Paintings*) à l'égard d'Albers, maître rigoureux auquel il avait dû se mesurer. En s'interrogeant sur l'héritage du College, celui qu'il reçut et ce qu'il a légué, Cometti et Tarding prolongent les questionnements d'autres auteurs du livre, comme Arnaud Labelle-Rojoux évaluant ce qu'il en reste pour un artiste enseignant dans une école d'art. Cometti lui-même s'était attaché dans un précédent chapitre aux relations ambivalentes que les avant-gardes artistiques entretenaient avec l'esprit du Black Mountain et à la manière dont celui-ci les avait irriguées.
- 9 Le livre est une réponse « en acte » à de telles interrogations par le poids qu'il confère à l'ère Olson des dernières années ou par ses choix musicaux, qui laissent au second plan des compositeurs plus réputés aux États-Unis qu'en Europe ; par la manière dont est mise en exergue la personnalité étonnante de Richard Buckminster Fuller, qui a les honneurs de la photographie de couverture. Joëlle Zask en dresse le portrait : critique acerbe de l'école « usine à produire de l'ignorance », il inventa, contre la « mentalité de fortification » dont à ses yeux le mur était emblématique, un dôme géodésique composé de pyramides accolées (depuis 1960 la France en abrite une application, à Paris, avec le Palais des sports), en en faisant expérimenter par les étudiants la capacité quasi infinie de déploiement, la légèreté et la résistance. Il n'est pas indifférent non plus qu'un chapitre, de Rachel Stella, soit consacré à la *Black Mountain Review* que créa, tardivement, le poète Robert Creeley en faisant appel à des écrivains extérieurs et en mobilisant des artistes invités ou « maison » (Willem de Kooning, Franz Kline ou Robert Motherwell, Rauschenberg ou Twombly).
- 10 On l'a dit, ce « récit » du Black Mountain College propose une ouverture inédite, il suggère aussi de possibles développements. Il ne néglige pas la vie quotidienne, dont Giraud aborde plusieurs aspects, y compris l'absence de *privacy* dont Albers tentait de se protéger et qu'Olson qualifiait d'harassante. Des courriers institutionnels illustrent l'ordinaire d'Olson administrateur, confronté à des difficultés financières croissantes jusqu'à la liquidation judiciaire de l'établissement prononcée en 1957. D'autres dimensions mériteraient d'être explorées, notamment la place des femmes, les disciplines qu'elles enseignaient. Au Black Mountain, elles formaient plus du tiers des intervenants et des étudiants³, mais celles qui sont citées apparaissent fréquemment en tant qu'*épouse de* : c'est le cas d'Anni Albers, qui enseignait le tissage et le design textile, ou d'Elaine de Kooning, étudiante. D'autres questions de nature sociologique, sur lesquelles les études américaines ne sont apparemment pas davantage explicites, pourraient être élucidées : de quel monde provient cette jeunesse, que l'on voit sur deux photographies dansant au bal, le samedi soir, comme des étudiants d'un banal *college* américain, après avoir troqué shorts, T-shirts et chemises de trappeur pour d'étincelantes robes longues et des costumes stricts ? Et, à côté des individualités dont le destin est connu, que sont devenus ceux et celles dont l'histoire de l'art n'a pas retenu le nom, quelles études ont-ils poursuivies après ce premier cycle peu conventionnel ?

NOTES

1. Martin Duberman, *Black Mountain: An Exploration in Community*. New York, Dutton, 1972 ; Mary Emma Harris, *The Arts at Black Mountain College*. Cambridge, The MIT Press, 1987.
 2. Éric Giraud a aussi participé à un petit volume consacré aux poètes « objectivistes » américains, adeptes de leur aîné William Carlos Williams affirmant *not ideas but in things*, qui ont marqué les poètes du Black Mountain College (*Des objectivistes au Black Mountain College. Conférences et documents*. Toulon, La Nerthe-École supérieure d'art de Toulon Provence Méditerranée, 2014). Une étude historique, d'Alan Speller, a été également publiée en 2014 (*Le Black Mountain College. Enseignement artistique et avant-garde*. Bruxelles, La Lettre volée, 2014).
 3. Selon les listes établies par Mary Emma Harris dans *The Arts at Black Mountain College* (op. cit.).
-

AUTEURS

JEAN-CHARLES DEPAULE

jean-charles.depaule898@orange.fr